

La Grand'Place à Bruxelles pendant l'occupation.

— Jamais plus nous ne serons incommodés par ce Ledoi; ni nous ni personne, répondit son mari.

Et mettant son doigt sur la bouche, il ajouta :

— Mais les enfants ne doivent pas l'entendre.

La fermière comprit que quelque chose s'était passé. Elle se troubla légèrement et regarda les trois hommes d'un air interrogateur.

— Ecoute, reprit Raymond, Ledoi est tombé dans l'embuche, et ce nu fut que juste à temps; sans cela nous étions tous pris ! Il avait sur lui une liste de tous nos hommes et se proposait de la remettre encore aujourd'hui même aux Boches, à Nivelles.

— Que dis-tu ?...

— L'exacte vérité; nous aurions été tous pincés. Mais Ledoi est à six pieds sous terre, à cette heure.

— Comment.... Vous l'avez tué ?

— Il a bien fallu le tuer !

— C'est pas possible !

— N'avons-nous pas bien fait ? Est-ce que tu aurais préféré nous voir en prison en attendant d'être fusillés ?

Et joignant le geste à la parole, il fit le signe de tirer.

— On, non, non. C'est bien, c'est très bien.... Il le méritait bien, le lâche, mais on est quand même troublé d'apprendre une chose aussi... inattendue. Et qui le fit ?...

— Moi, murmura François. Ce fut effrayant, mais il n'y avait rien d'autre à faire....

Raymond se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé et ajouta, pour finir :

— Nous devons brûler les culottes de François, car il y a une tache de sang.

— Ah, oui, mais comment faire ? Ici, dans le feu ?

— Pourquoi pas ? Cela sentira le roussi, mais nous ouvrirons les fenêtres, et puis, les enfants dorment encore.

— Oui, oui, mais dépêchons-nous alors !

— Viens, François, je te donnerai un de mes pantalons.

Quand Lemire, — tel était le véritable nom de François, — eut changé ses culottes contre un pantalon de Raymond, dans la chambre connexe à la cuisine, il revînt auprès de ses camarades et, une seconde après, le vêtement taché et compromettant flambait comme une torche.

L'opération terminée, Raymond retint ses camarades à déjeuner.

Le café fumait dans de bonnes et solides tasses, répandant son

odeur pénétrante. Cela finit de remettre François d'aplomb, et il put dès lors envisager le passé sans retomber dans un état de découragement profond.

— Oui, oui, dit-il, je fis de la bonne besogne, c'est entendu, mais n'en parlons plus dorénavant. La contrée est dépeuplée d'un vrai bandit.

— Est-ce que ce Ledoi était marié? demanda la fermière.

— Oui, répondit Lemire, mais il ne faut pas avoir pitié de sa femme. Elle a des rapports avec les Boches et lui ne le lui osait pas défendre.

— Ça se comprend, c'étaient ses supérieurs! Et avait-il des enfants?

— Je crois que oui, car il en parla encore en essayant d'ébranler ma décision. Mais ils n'auront pas perdu grand'chose à ce père! Et après tout, c'est la guerre, et si nous nous laissons attendrir, ce seraient nos enfants qui deviendraient orphelins.

— Et quelle était cette femme qui vint vous prévenir?

— Je ne la connais pas; mais elle nous a donné une leçon qui mérite d'être retenue et dont je me souviendrai. Elle agit avec prudence; mystérieuse, elle est partie comme elle est venue, sans dévoiler qui elle est. Oh, ses yeux! Et quelle énergie! Je l'accueillis fort mal d'abord, ne sachant quel était le but de sa visite, jusqu'à ce qu'elle me déclara avoir fait un prisonnier et m'offrit de me conduire près de lui. Sa voix, son accent sincère, toute sa personne, m'inspirait une confiance absolue après quelques instants d'entretien. D'ailleurs, elle me montra la liste dressée par le traître et la preuve était là; je n'hésitais plus. Elle nous conduisit, mon camarade et moi, près du traître. Vous connaissez le reste. Cinq hommes l'accompagnaient, probablement des soldats français déguisés en civils, qu'elle conduisait en Hollande. C'est une femme, ou plutôt une jeune fille, car elle paraît avoir à peine vingt ans, qui s'impose au respect de tout Belge de cœur.

— Je prierai pour elle, dit la fermière, car c'est à elle que je dois de ne pas être veuve et elle doit, elle-même, courir un grand danger. Que Dieu veille sur elle et protège cette vaillante compatriote. Heureusement que nous avons encore d'autres hommes que ce Ledoi! Et je pense que, si les Boches ont besoin de mobiliser tant d'agents et d'espions et d'exercer une surveillance secrète, c'est parce qu'ils sentent que des hommes — et même des femmes — décidés à tout, leur font plus de tort qu'ils n'ont crû. Voilà de quoi nous réjouir.

— Et comment donc ! s'écria Raymond. Qu'ils y viennent et nous le leur apprendrons !

— Oui, dit François, plus que jamais je suis décidé de ne pas abandonner la partie engagée entre eux et nous. Cette femme et ses cinq compagnons, que nous ne reverrons peut-être plus jamais, nous prouvent qu'une activité, insoupçonnée par nous jusqu'à ce jour, règne parmi nos compatriotes. Si nous l'ignorons, c'est que la nature même du travail oblige chacun d'entre eux aux plus grandes réserves. Et d'ailleurs, à quoi bon de les connaître ? N'est-ce pas plus prudent de tout ignorer des autres ? N'est-ce pas plus pratique d'être aussi peu que possible ensemble, car, en fin de compte, chacun doit quand même travailler isolément, à de rares exceptions près. Je propose même, à l'avenir, si quelqu'un de plus vient se joindre à nous, de ne pas lui dévoiler notre pseudonyme, ni surtout notre nom véritable. Nous allons envisager un autre système, voire des lettres, voire des numéros, pour désigner chacun d'entre nous. De cette façon, les Allemands auront bien plus de peine à nous découvrir si par hasard notre courrier ou nos rapports leur tombaient entre les mains.

Et maintenant, mes amis, à la tâche. Nous n'allons certainement pas fêter par l'inactivité la disparition de Ledoi ; ce serait un indice pour les limiers boches, et il ne nous appartient pas de leur faciliter la besogne, n'est-ce pas ?

— François a raison, dit Raymond en se levant. Allons, partons avant d'éveiller la curiosité des voisins ou passants, qui surprendraient notre réunion trop matinale, pour ne pas être suspecte.

Sur ces sages paroles, François et son camarade se levèrent à leur tour et, après avoir pris congé de la « patronne », s'en allèrent vaquer à leurs occupations.

* * *

Tandis que ce drame se déroulait dans le bois, Gabrielle, inconsciente de la solution tragique de sa découverte précieuse et de son intervention, continuait sa route avec ses protégés, satisfaite et heureuse du service qu'elle venait de rendre à des compatriotes. Elle n'apprendrait que plus tard le sort qui échet au prisonnier, car elle se décida d'emblée à revoir ce François dans un avenir plus ou moins prochain et de s'assurer de sa collaboration, qu'elle devinait être précieuse à maints points de vue.

Elle se réjouissait de se sentir aux prises avec l'ennemi et elle

se passionnait de plus en plus, maintenant que la partie était engagée définitivement.

Le même jour, elle arriva sans encombre à Bruxelles, grâce à une prudence extrême, et le soir ses protégés étaient installés en toute sécurité dans une maison hospitalière, véritable refuge de sujets alliés, faisant partie de l'organisation Cavell.

Gabrielle décida de conduire elle-même ses protégés en Hollande et de mettre ses connaissances pratiques à profit, mais ses protégés ne pouvaient pas partir de suite, afin de ne pas éveiller des soupçons et pour pouvoir leur procurer d'abord différentes choses dont ces malheureux, dépourvus depuis de longs mois de tout confort, avaient un si grand besoin.

A Bruxelles, on pouvait leur procurer le plus nécessaire. D'autre part, il fallait prendre des mesures et organiser leur départ.

Gabrielle Petit en profita pour prendre un peu de repos, dont elle avait grand besoin. Elle rentra à sa pension. Sa logeuse se demandait avec raison d'où sa pensionnaire pouvait bien revenir, s'inquiétant de ses absences brusques et inattendues.

— Où courez-vous donc ainsi ? lui demanda la brave femme.

— Je reviens de passer quelques jours chez une amie, lui répondit Gabrielle. Il faut bien que je fasse quelque chose. Cette inactivité me pèse et je tâche de me distraire un peu.

— Vous finirez par attirer l'attention des Boches, l'un jour ou l'autre, par vos fréquentes absences.

— Tant mieux ; j'aime bien être taquiné un peu.

La brave femme ne se doutait guère de la besogne à laquelle Gabrielle se consacrait et se rappellerait souvent, plus tard, l'entretien qu'elle eut ce soir-là avec Gabrielle. Elle verserait aussi bien de larmes de pitié pour cette vaillante jeune fille qui, un jour, ferait l'admiration du monde entier par sa bravoure et son sublime sacrifice.

Gabrielle revit à Bruxelles les personnes avec lesquelles elle avait eu des rapports du temps qu'elle répandit des journaux non censurés étrangers, et l'une d'entre elles lui remit un numéro d'un petit journal, intitulé « La Libre Belgique ». Cet organe venait de paraître à cette époque, et sa venue fut saluée d'enthousiasme par la population. Il était imprimé clandestinement à Bruxelles, avec d'innombrables précautions et, naturellement, fit fi de la censure des occupants.

Lorsque ceux-ci s'installèrent dans la capitale, avec toute leur morgue, ils voulurent obliger la presse belge à se soumettre à leur autorité et leur censure. Mais les journalistes belges se refusèrent à

reconnaître cette autorité usurpée de nos pouvoirs nationaux. Ils ne voulurent pas paraître sous la férule allemande ; leur fierté, leur dignité et, avant tout, leur souci de la liberté de la presse qui est un des stigmates de notre civilisation, aussi durement conquise que justement appréciée, s'y opposaient.

Quelle valeur pouvait encore avoir pour les Belges, subissant le joug de la domination honteuse d'un peuple sacrilège, la parole écrite, paraphée par ses oppresseurs ? Qu'y lirait-on sinon ce qui ferait le jeu des Boches ?

Non, mille fois non. Ils ne paraîtraient plus et laissaient à d'autres, à quelques galeux, à quelques individus sans vergogne, sans sentiment de dignité personnelle et collective, le soin de se prêter à cette manœuvre de sabotage national.

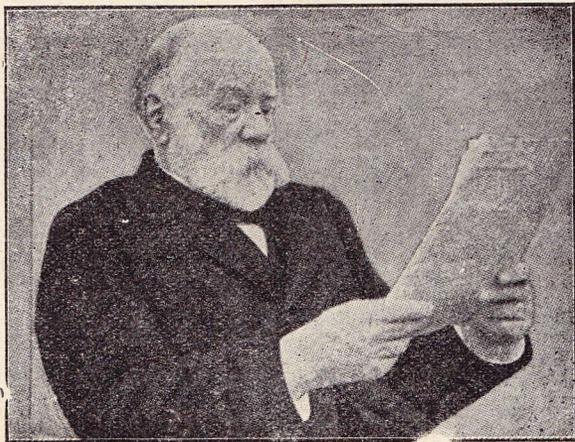
Rien n'y fit ; promesses, menaces, démarches répétées ; ils ne parurent point. Le général von Arnim eut beau convoquer nos journalistes à l'hôtel de ville, leur assurer que la censure ne serait pas sévère (sic), ce fut tout peine perdue.

La capitale, comme la plupart des autres villes d'ailleurs, n'était donc desservie que par quelques numéros de journaux français et anglais, importés en fraude, au risque de mille périls et qui devaient faire les frais de la curiosité de toute une population, haletante à connaître des nouvelles du front. Pour faire face à ce manque absolu d'informations, des personnes dévouées récopièrent à la machine à écrire les passages les plus intéressants qu'ils y trouvèrent et les répandirent en ville. Ce mode de publicité fut forcément restreint relativement au nombre de curieux à satisfaire, mais assez efficace cependant pour qu'elle vienne à la connaissance des Allemands, qui, naturellement, firent tous les frais de la copie à eux seuls. Aussi intervinrent-ils énergiquement là où ils le purent et décrétèrent des peines sévères à l'adresse de ceux des auteurs qui leur tomberaient sous la main.

En octobre 1914 parût un premier « canard », — un nouveau, — intitulé « Le Bruxellois ». Ce « Bruxellois » était évidemment germanophile jusqu'au bout des ongles et communiqua sans vergogne tout ce qui plaisait aux Allemands. Ce mauvais exemple fut bientôt suivi par plusieurs autres plunitifs, à la solde de l'occupant ou peu scrupuleux sur les moyens dont ils pouvaient exploiter, sans danger de rencontrer une opposition quelconque qui eut tôt fait de les clouer au pilori, une politique antinationaliste. Voilà la genèse de la création du « Quotidien », « le Messenger de Bruxelles », « L'Informa-

tion » et « La Belgique ». Ironie s'il en fut, ce dernier était le plus méprisable de tous, et ce n'est pas peu dire. Le public, en général, ne les accueillit qu'avec un froid dédain.

Un vieux rat de presse, journaliste intègre, ne put supporter plus longtemps cet outrage. Nous avons nommé M. Victor Jourdain, fondateur et rédacteur en chef du « Patriote », le grand journal bruxellois. A ce moment, il était âgé de 74 ans. Outré à juste titre des allégations tendancieuses et mensongères de la presse censurée, il répandit secrètement des tracts mettant la population en garde contre ces nouveaux journaux qui infectaient l'opinion publique, mettant une ferveur toute particulière à réfuter les ignominies qui remplissaient les colonnes du « Bruxellois ». Écrivain alerte malgré son grand âge, bonne plume, ses écrits ne manquaient pas de s'attirer bientôt l'attention des Boches, qui s'empressèrent de prendre la défense de « leur » presse et défendirent formellement la rédaction et la distribution de pareils tracts.



M. VICTOR JOURDAIN.

Mais Victor Jourdain ne se laissa pas désarmer par une pareille défense. Pour ce vieux journaliste, comptant d'innombrables années de métier, ce fut plutôt un stimulant qu'autre chose. Il était rompu à toutes les ficelles du métier et son autorité sur le public était incontestable. Jourdain donc décida d'émettre un petit journal, clandestinement bien entendu, qui, par son envolée et ses sarcasmes, donnerait à l'avenir bien du mal aux Boches.

Un de ses amis, Eugène Van Doren, et l'abbé De Moor, vicaire

de la paroisse de Saint-Albert, avaient déjà fait imprimer et répandre à leurs frais la lettre pastorale du Cardinal Mercier sur le « Patriotisme et l'Endurance », lettre dont la lecture en chaire fut défendue par l'occupant. Cette louable tentative avait avorté, car la police allemande fit une visite domiciliaire chez l'imprimeur Becquart et y mît la main sur 25.000 exemplaires de la lettre du Cardinal. L'imprimeur cependant avait pu se soustraire à temps aux poursuites de l'occupant.

Ce fâcheux contretemps ne démonta pas Van Doren, car lorsque Jourdain lui proposa de fonder un petit journal non censuré, il accepta d'enthousiasme cette proposition téméraire.



M. E. VAN DOREN.

Van Doren était un homme haut comme un arbre; il mesurait près de deux mètres. Commerçant notable, il occupait au n° 50 de la rue Van der Stichelen un vaste immeuble, où étaient établis ses ateliers de cartonnage. Il était introduit dans différents milieux et avait d'innombrables relations. Il eut tôt fait de découvrir un autre collaborateur, en la personne du Rév. Père Paquet, de l'Ordre des Jésuites. La tête du journal fut choisie : il s'intitulerait « La Libre Belgique ». Quant aux exemplaires, ils seraient confiés à des amis dévoués et sûrs, qui se chargeaient de les répandre. D'emblée ils reçurent l'appoint des abbés Van Hemelrijck, De Moor, Vorseur et de M. Etienne Otto.

Une fois arrivé à ce point, la grande question était de trouver un imprimeur voulant se charger d'un travail aussi dangereux.

Ce fut encore Van Doren qui se dévoua, et l'idée d'établir dans sa maison l'imprimerie clandestine était des plus heureuses; le papier nécessaire au journal et les ballots d'imprimés pouvaient entrer et sortir sans attirer l'attention de personne.

M. Van Doren choisit une chambre au premier étage donnant sur une cour intérieure, fit murer portes et fenêtres et repeindre les parois extérieures. Des matelas fixés contre les murs intérieurs assourdisaient le bruit des machines au travail. Le plafond de cette chambre mystérieuse était constitué par un plancher de grenier, lequel était encombré de toutes sortes d'objets hors d'usage. Une trappe couverte de vieux tapis et d'une malle se dissimulait dans le plancher. Quand on ouvrait cette trappe, on trouvait une échelle par laquelle on descendait dans l'imprimerie; il y faisait évidemment noir comme dans un tunnel et l'on n'y travaillait qu'à la lumière du gaz.

Jourdain, lui, se chargerait de la copie, qui était écrite sur du papier très mince, roulé et transporté dans la partie creuse d'une canne, que l'on recouvrait ensuite de la tase.



Le journal connut la gloire du succès. La nouvelle de sa création se répandit bientôt et tout le monde désirât ardemment en lire un exemplaire.

Les Allemands en eurent également vent dès la première heure et ils ne tardèrent guère à se mettre en campagne.

Le premier tirage fut de 2.000 exemplaires; pour le second, ce nombre dut déjà être porté à 5.000.

Gabrielle Petit, quand elle eut lu l'exemplaire que l'on lui avait communiqué, comprit immédiatement qu'il fallait des gens d'un dévouement absolu pour répandre le journal et le côté dangereux de l'entreprise avait pour elle un grand attrait. Cela lui donna l'idée d'essayer de se mettre en rapport avec les organisateurs et de leur offrir sa collaboration.

Nous verrons plus tard combien elle se tira d'une façon aussi hardie qu'amusante de ce nouveau rôle.

XV.

Nous usons du droit que nous confère notre rôle de narrateur pour transporter nos lecteurs en pleine campagne de la Flandre orientale, et nous lui montrons Gabrielle cherchant pour elle et ses protégés la petite auberge de Bouchaute, où nous l'avons déjà accompagnée précédemment.

Le soir tombait et les environs étaient déjà noyés dans l'obscurité et dans la brume qui se dégageait du fleuve. Gabrielle fut heureuse de reconnaître finalement les lieux et fit part à ses compagnons de sa découverte.

Elle était donc tout proche de la frontière avec ses protégés. Ceux-ci étaient couchés et cachés dans un fossé, attendant patiemment que Gabrielle découvre la route à suivre et vienne leur donner l'ordre de se remettre en marche. Il leur semblait qu'à chaque pas ils sentaient l'air se vivifier et un souffle de liberté leur donna une énergie des plus nécessaires.

Grâce à toutes sortes de précautions prises, jusque dans les moindres détails, le voyage s'était accompli sans accroc jusqu'à présent, mais ici il fallait redoubler de prudence et d'astuce.

Ce n'est que maintenant seulement que l'on approchait du terme du voyage, du point le plus difficile de tous. La Hollande était là, toute proche. S'il eut fait un peu plus clair, on aurait pu voir la digue du Braakman et le clocher de Philippine.

Pendant que ses compagnons restaient couchés, immobiles, dans un fossé, Gabrielle se dirigea sur l'auberge qu'elle venait de reconnaître et y entra résolûment. Dans la salle, où malgré la pénombre la lampe n'était pas encore allumée, quelques civils et quelques soldats étaient attablés, mais l'on ne pouvait distinguer leurs traits.

Gabrielle comprit de suite le danger du moment. Sa prononciation pourrait éveiller les soupçons des Boches. Elle n'hésita pas une seconde, mais se dirigea en droite ligne sur la cuisine dont elle vit la porte ouverte, traversant la salle en vieille habituée.

Dans cette cuisine, un homme était assis près du poêle dans lequel un bon feu flambait. La place n'était éclairée que par une petite lampe.



L'homme, qui n'était autre que l'aubergiste, avait un aspect général bon enfant. Gabrielle mit un doigt sur la bouche, et l'homme comprit immédiatement ce geste, car il était déjà habitué à toutes sortes de visites mystérieuses.

— Asseyez-vous, souffla-t-il; puis, avec un clin d'œil, il ajouta à haute voix : Quel froid, hein ? Assieds-toi, Marie, et chauffe-toi, lui parlant comme s'il l'avait toujours connue et lui donnant sans doute le premier nom qui lui passa par la tête.

Quelques instants après, il se leva et, tout naturellement, alla fermer la porte, puis vint se rasseoir près de son poêle, le coude appuyé sur la table, la pipe de terre cuite cullottée entre les doigts et

lançant à intervalles réguliers quelques bouffées d'une fumée grisâtre.

— Eh bien, t'es un malin, lui dit Gabrielle, continuant en apparence la conversation engagée, tu m'as de suite comprise ; je suis entrée ici en droite ligne parce qu'il y avait des soldats dans la salle.

— Tu veux aller en Hollande ? reprit l'aubergiste à voix basse.

— Oui, oui, ... ça va bien, répondit Gabrielle. Est-ce possible, ce soir même ?

L'homme haussa les épaules.

— Le moment est mal choisi....

Gabrielle fut fort déçue par cette déclaration aussi courte que claire. Cependant elle n'abandonna point tout espoir et regarda l'homme d'un air interrogateur.

Celui-ci comprit sa curiosité et reprit :

— Un des guides, et le meilleur justement, a été pincé hier. Il avait été trahi ; c'est ça le pire, des compatriotes qui parlent trop ; certains sans penser à mal, uniquement parce qu'ils ont la langue trop longue, d'autres parce qu'ils aident les Boches. Et le guide avait sur lui plusieurs lettres, contenant toutes des rapports d'espions. Si cela est exact, je crains pour sa vie : les Allemands ne s'embarrassent pas pour vous expédier.

L'homme fit le geste de tirer, tandis que Gabrielle pensa à son travail, mais elle ne ressentit aucune peur.

— Donc, tu veux passer ? dit l'homme.

— Oui, mais je ne suis pas seule....

— A combien êtes-vous ?

— Une douzaine....

— Une douzaine ! reprit l'homme. Alors n'y songez plus, car les sentinelles sont à dix minutes les unes des autres ; elles attendent un collaborateur du guide qui est annoncé dans un des rapports, paraît-il, et qui doit venir de la Hollande. Mais ils attendront longtemps, car le copain fut prévenu tout aussitôt. Mais ils veillent soigneusement et il serait difficile de les surprendre en ce moment, surtout à douze !

Gabrielle s'était adjoint encore quelques autres soldats français qui étaient déjà à Bruxelles, ainsi que trois jeunes gens belges.

En entendant l'aubergiste lui raconter en détail toute la situation, Gabrielle se dit que, lui aussi, ne ferait pas mal de surveiller un peu plus sévèrement sa langue. Ils ne s'étaient jamais rencontrés et le bonhomme n'avait pas mis une seconde en doute que Gabrielle

fut bien une Belge et une patriote. Si un « mouton » eut payé d'audace et agi comme elle, il eut tout su, et qui sait combien de gens auraient payé de leur vie le bavardage stupide de ce gros bonhomme, qui ne pensait pas à mal et se croyait déjà un grand diplomate. Aussi se tint-elle sur ses gardes, et lorsque l'aubergiste lui demanda tout à coup :

— Travaillez-vous pour un service d'espionnage? elle ne se laissa point démonter et répondit sur le ton le plus détaché du monde :

— Mais non! J'en ai assez de vivre sous les Boches, et puis, mon mari est au front et j'aime mieux de le rejoindre.

— Oui, cela se comprend. Il y en a beaucoup dans votre cas. Et les autres, où sont-ils?

— Dans les environs.

— Alors des gars qui veulent rejoindre l'armée, quoi? Il en arrivent tous les jours et les Allemands le savent aussi bien que nous et l'empêchent tant qu'ils le peuvent.

— Oh, je ne sais pas ce que veulent mes camarades. Nous nous sommes rencontrés, et comme nous sommes tous des réfugiés, nous nous sommes réunis et nous sommes heureux de trouver de l'appui, les uns près les autres.

— Oui, oui, mais quand il s'agit de passer la frontière, il vaut mieux n'être que très peu nombreux. Mais, comme je l'ai dit là tout à l'heure, le moment est bien mal choisi. C'était devenu trop facile les derniers temps; on entrait et sortait comme on voulait. Mais, évidemment, ce sont les gens eux-mêmes qui ont gâté la chose; c'est toujours comme cela. Ceux qui sont passés blaguent trop et oublient qu'il y a encore d'autres qui doivent passer après eux, et les Allemands ont aussi leurs agents.

La porte de la cuisine fut ouverte en ce moment et un jeune homme entra. Il était tout couvert de boue et d'éclaboussures.

— Il commence à neiger, dit-il; quel vilain temps! Et froid! Ce sera une mauvaise nuit.

— Ouï, il y a de la neige dans l'air, c'est évident.

— Je crois qu'elle est en train de tomber drue. Il fait mieux ici que dehors et le feu fait rudement du bien.

Il s'assit près du feu, d'un air frileux. Un moment il dévisagea Gabrielle, mais ne demanda rien, habitué à tout ce trafic étrange.

Mais quand il entendit l'aubergiste lui parler en français, il la regarda interloqué, comme s'il eut été frappé par quelque découverte.

— Madame, dit-il s'adressant à Gabrielle, vos affaires ne me

regardent évidemment pas, mais je puis peut-être vous rendre un service.

— Un service, monsieur ?

— Oui, madame. Voici, je viens de Kaprijke et je fis un bout de chemin avec un Allemand, comme cela nous arrive dans ce pays ici, bien que nous aimons mieux voir leurs talons que leur figure. Et cet Allemand me raconta alors qu'il était chargé d'un service spécial parce que des nouvelles venaient d'arriver pour la garde-frontière.

— Quelles nouvelles ? demanda l'aubergiste.

— Qu'une femme était en route pour la Hollande avec un certain nombre de fugitifs.

Gabrielle tressaillit, mais reprit de suite son sang-froid. Elle sentait instinctivement qu'il lui fallait toute sa présence d'esprit et toute son énergie pour sortir de cette passe et, si nécessaire, prendre une décision sur le champ, sans pouvoir en peser le pour ou le contre.

— Et maintenant que je vous entends causer français, je me suis dis qu'il se pourrait que vous soyez cette femme. Le soldat boche le racontait à qui voulut l'entendre, car il n'attachait aucune importance à l'information, croyant qu'elle était envoyée uniquement pour faire accroître le zèle des postes de surveillance.

— Eh bien, justement, madame veut passer en Hollande avec un petit groupe de jeunes gens, dit l'aubergiste.

Et s'adressant à Gabrielle, il ajouta :

— Allons, vous pouvez avoir confiance en nous, dites-le, êtes-vous cette femme ?

Si, en général, il fallait être méfiant, il y avait par contre des moments où une franchise résolue pouvait seule être d'utilité et sauver la situation. Tel fut le cas maintenant, et pour cela, Gabrielle répondit sans hésiter :

— Eh bien, oui, je suis cette femme ! Alors je vais partir, car je vous cause du danger.

— Mais non, non, restez assise ! On ne s'en fait pas pour si peu, nous autres ! Allons, donc !

— Soit, je reste.

— Mais vous comprendrez vous-même maintenant, qu'il ne peut plus être question de passer la frontière, ce soir ou cette nuit.

Gabrielle songea à ses protégés qui étaient couchés dans un fossé, sans aucune protection contre l'intempérie de la nature. Sans doute, ils étaient transis de froid. On entendait le vent qui gémissait au dehors et qui sifflait dans la cheminée. Ils ne pouvaient rester là ;

certains d'entre eux étaient à peine guéri et d'autres se ressentaient encore de blessures reçues; ils risquaient de s'attirer une nouvelle maladie. Elle devait avoir pitié d'eux. Peut-être les deux habitants de cette contrée pouvaient-ils lui donner un conseil.

Tout à coup, Gabrielle entendit une voix criarde et rauque, venant de la salle de l'auberge.

Elle se troubla,... elle connaissait cette voix....

Qui était ce ?

Durant une minute, elle concentra tout son esprit sur cette question et son obstination lui fit rappeler un nom qui lui fournit toute la clé du mystère.

— Ciel !... C'est Flore !... Oui, c'est elle sans doute; voilà, je comprends tout,... cette fille m'a espionnée ! Aha, cela commence déjà ?

Elle était tout abattue par l'inattendu de la découverte.

— Ecoutez, amis, dit-elle précipitamment, il y a une femme dans l'auberge. Pour l'amour du ciel, ne la laissez pas entrer ici. Elle est au service des Allemands et me connaît. Si elle me reconnaissait, elle me livrerait sur le champ. Ne la laissez pas entrer !

— Est-ce celle qui a une voix de trompette ?

— Oui.

— N'ayez pas peur; elle ne viendra pas ici. Serait-ce elle qui vous a trahie ?

— Je le pense. Qui sinon serait-ce ? Elle s'était acoquinée dès le début avec l'ennemi et me connaît.

— Oh, c'est tout plein d'espions d'ici. Mais qu'allez-vous faire ? On pourrait venir visiter la maison.

— Essayer ailleurs.

— Le temps est favorable pour passer la frontière. Mais ici il n'y a rien à faire. Ils seront trop attentifs, puisque prévenus.

— Si au moins je trouvais un guide de confiance ! Je payerais royalement, reprit Gabrielle, car mes amis ne peuvent pas être exposés au dehors. De toute façon, nous devons nous cacher.

— Eh bien, François, voilà ton affaire, dit l'aubergiste au jeune homme. Il y a quelque chose à gagner.

— Oui, cent francs, à payer immédiatement, tenta Gabrielle.

Elle avait déjà appris qu'elle ne devait pas demander de tout le monde cet esprit de sacrifice que l'on rencontrait chez quelques-uns.

— Soit, je suis votre homme, dit François. Je vous indiquerai une route, si vous voulez absolument vous rendre en Hollande.

— Oui, il le faut; est-ce que cela réussirait cette nuit?

— Je vous préviens que c'est une promenade de deux heures.

— Oh, tout cela n'est rien. Même si nous devrions marcher toute la nuit! Pourvu que nous passions la frontière.

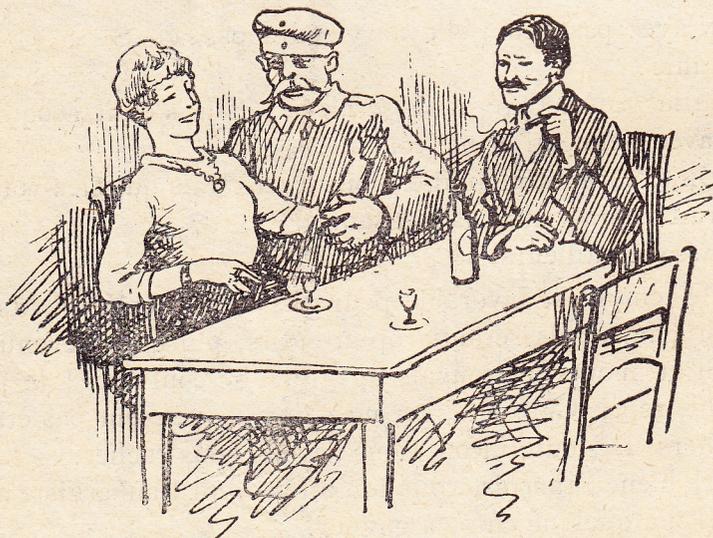
— Alors nous partirons immédiatement, dit François. Laissez-les monter la garde ici, vous pourrez leur faire un pied de nez demain, de l'autre côté de la frontière, continua-t-il sur le ton de quelqu'un qui est sûr de son affaire.

— Je suis prête, mais prenons garde pour cette femme; elle est très dangereuse.

— Tenez, regardez donc si c'est bien celle que vous croyez, lui dit l'aubergiste, lui montrant un petit vasistas aménagé dans le mur qui séparait les deux places. Regardez et vous pourrez voir sans être vue.

Gabrielle colla un œil à la petite fenêtre.

Non, bien vrai, elle ne s'était pas trompée. C'était bien Flore qui était installée là, à une table, avec un Boche et un civil dans lequel elle crût reconnaître le type du Bruxellois. La fille s'amusait beaucoup avec ses amis. Cela ne fit plus aucun doute pour Gabrielle que Flore et ces hommes avaient suivi sa piste et quitté Bruxelles tout spécialement pour cela.



Gabrielle eut un haut le cœur en contemplant cette scène.

— Oui, c'est bien elle, dit-elle à son nouveau guide.

L'aubergiste était entré dans la salle et revenait au même moment.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS